



Je n'obéis ni ne commande à personne ; je vais où je veux ; je fais ce qui me plaît ; je vis comme je peux ; et je meurs quand il le faut. (N. AUBIN.)

Vol. I.—No. 4.

OTTAWA, 22 NOVEMBRE 1879.

PRIX : UN CENTIN.

Feuilleton.

CHRISTOPHE.

I.

Il y avait autrefois, dans un village près de Montréal, un pauvre innocent qu'on appelait Christophe. C'était un grand enfant errant et mendiant par les chemins, et comme il était doux et inoffensif, personne ne lui refusait une place au foyer de la famille. Rarement les petits garçons lui jetaient des pierres, et les jeunes filles s'en allant aux champs ne manquaient pas de le lutiner en passant, riant de tout leur cœur de son air effarouché.

La nature avait fait de Christophe un être étrange, impossible et plein de contrastes.

Ainsi, il était muet, mais pas sourd ; il avait une bouche énorme avec des dents éblouissantes qu'enviaient les fillettes ; ses cheveux jaunes en friche ombrageaient un front bas et déprimé, marqué du sceau de la stupidité, tandis que ses yeux bleus adorablement beaux brillaient purs et limpides comme les pervanches des bois.

Il s'en allait sur ses longues et maigres jambes, le dos voûté, vêtu de haillons, sa chemise ouverte laissant voir sa poitrine grêle et hâlée, souriant d'un sourire navrant, dodelinant la tête et sifflotant sans cesse un air aigu et strident, pareil au cri des grillons dans les champs.

Mais voici qu'un beau jour Christophe devint bien triste ; son sourire disparut, ses yeux devinrent à la fois plus doux et plus brillants ; on n'entendit plus son refrain... Un dernier malheur venait de frapper ce malheureux : Christophe, le pauvre fou, était amoureux !

II.

Oui, amoureux de Jeanne Lambert, la plus jolie fille de la paroisse.

C'est que Jeanne était si compatissante pour le pauvre idiot !... Le père Lambert était forgeron à l'entrée du village, et quand Christophe passait devant sa forge, Jeanne ne manquait pas de l'appeler pour lui donner un bon morceau de pain de seigle ; et si c'était l'hiver, elle le faisait asseoir devant lâtre pour sécher ses vêtements, et partageait avec lui le repas de la famille.

Un jour que l'innocent était tombé dans un fossé, Jeanne avait voulu panser elle-même son front meurtri ; mais au contact des douces mains et sous la pure haleine de la jeune fille, qui se penchait sur lui comme une sœur de charité, l'infortuné se sentit défaillir ; un frisson convulsif agita ses membres, une extase inconnue inonda son cœur.

Soudain il se leva, et au grand étonnement des gens rassemblés, il prit sa course à travers les bois.

III.

Depuis ce jour, l'idiot n'osa presque plus passer devant la demeure du père Lambert ; et quand Jeanne lui parlait, il devenait blême, puit rouge, et se mettait à trembler comme la feuille. Seulement, quand la nuit était tout à fait venue, il se glissait furtivement dans le verger du forgeron, et là, caché sous quelque porche de grange ou derrière quelque chariot, il contemplait pendant de longues heures la fenêtre silencieuse de Jeanne. Dieu seul et lui ont pu savoir les éblouissantes visions qui venaient illuminer son âme pendant ces heures de contemplation ! Et Jeanne, en s'éveillant était sûre, le matin, de trouver

sur sa fenêtre un frais bouquet de fleurs des champs.

IV.

Christophe était si absorbé par son amour, qu'il oubliait de visiter les gens pour recueillir son pain quotidien. Aussi devenait-il d'une pâleur et d'une maigreur affreuses. Parfois Jeanne lui disait :

— Que t'avons-nous donc fait, mon pauvre Christophe ? on ne te voit plus. Tu parais bien triste et bien souffrant... Pourquoi trembles-tu quand je te parle ? Tu ne m'aimes donc plus ?... T'aurai-je fait de la peine sans le vouloir ?...

A ces douces paroles, le malheureux muet secouait négativement la tête et se mettait à pleurer à chaudes larmes.

Jeanne ignorait toujours la cause des souffrances de Christophe, et quand le dimanche elle se promenait, fraîche et joyeuse, avec le petit Jean-Marie-Jacquot-Charlette à Jean Ignace, son fiancé, le long des peupliers de la rivière, elle ne se doutait guère que le pauvre idiot, caché dans les saules, les suivait d'un long regard éploré, et cachait en sanglotant dans la mousse humide son front embrasé par la fièvre et l'amour.

V.

Qu'à donc Christophe ce soir ?... Il court, l'œil hagard, ruisselant de sueur, ainsi qu'un loup blessé, à travers les champs... Ils court, mais une force invincible le ramène toujours vers cette demeure du forgeron, vivement éclairée, et d'où partent de joyeux bruits d'instruments.

Eperdu, l'idiot se cramponne à la fenêtre, et ses yeux avides plongent dans la salle. Il voit les jeunes garçons du village faisant danser leurs amoureuses, et Jeanne, en frais costume de mariée, au bras de son fian-

cé, qui la contemple avec bonheur. Qu'ils sont beaux tous les deux et qu'ils ont l'air heureux ! Jeanne, surtout, est ravissante avec son bouquet de fleurs d'oranger coquettement posé à son corsage. Christophe voit tout cela, et Jeanne lui avait dit la veille :

— Mon bon Christophe, je me marie demain... Ne manque pas de venir, tu seras de la fête.

L'idiot est venu, mais c'est pour s'enivrer de sa douleur ! Et pourtant pas un seul mouvement de haine contre ce couple heureux n'agit encore son cœur... Il souffre d'un mal inouï, voilà tout...

Le quadrille est fini, chaque danseur embrasse sa danseuse. Christophe voit Jean-Marie-Jacquot embrassant aussi sa jolie petite femme, toute rouge de plaisir. A cette vue, l'idiot n'y tient plus, un vertige le saisit... Il tombe comme une bombe au milieu des danseurs stupéfaits, renverse le marié, étire Jeanne dans ses bras, imprime sur sa bouche un baiser délirant, lui arrache son bouquet d'épousée et disparaît comme l'éclair...

VI.

Il y a quelques années, des jeunes gens, explorant une grotte des environs, dans la forêt, découvrirent à la lueur des torches un cadavre desséché étendu la face contre terre. Il était couvert de haillons, et sa main crispée tenait fortement serré contre ses lèvres un vieux bouquet fané. Ce cadavre était celui de Christophe, et ce bouquet était le bouquet de Jeanne Lambert !

Combien de pauvres cœurs, hélas ! naissent ainsi pour souffrir, se consomment et meurent, comme celui de Christophe, dans l'ombre et la résignation !

ERNEST de VALMONT.



Rangez-vous qu'on passe!

Aux lecteurs.

Un retard de quelques jours étant survenu dans la livraison de nos gravures, nous avons été obligé de retarder en conséquence la publication du *Fantasque*.

Avis,

Avec le présent numéro se termine le 1er mois de souscriptions. On prie les Agents de régler de suite, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans l'envoi du *Fantasque*. Cette condition est invariable.

LE FANTASQUE



Pleurer d'un œil et rire de l'autre.

OTTAWA, 22 NOVEMBRE 1879.

Le Chateau des Abimes.

Vous tous, gens du monde qu'on peut mettre dans le même sac et tirer au hasard pour avoir le pire ou le meilleur d'entre vous, approchez, venez, mettez-vous en rang, que je vous détaille vos vices et vos vertus, afin qu'avec l'année qui va bientôt commencer

vous puissiez perfectionner les unes, corriger les autres.

Voyons, hommes politiques, qu'avez-vous fait pour le pays? députés du peuple, approchez pour qu'on vous juge. On découvre parmi vous quelques bons patriotes qui venez, le cœur sur la main, nous montrer que le bien seul du pays vous anime. C'est fort bien; ne quittez pas votre poste, car les bonnes sentinelles comme vous sont rares et les traîtres abondent.

Allons, j'en aperçois d'autres qui se faufilent dans les rangs, et qui se cachent; c'est inutile: je vous vois comme en plein soleil. Ah! vous fermez votre habit: trop tard!... j'ai vu que dessous il n'y a ni cœur ni conscience.

Vous autres, là, qui paraissez si honteux, venez. Ah! vous venez les mains vides! Vous allez à la chambre comme à un gala dont la nation paie la dépense. Vous n'avez fait ni bien ni mal; pourtant vous aviez fait des promesses à vos électeurs et des discours dorés!

Et vous gouverneurs provinciaux, qu'avez-vous fait? Croyant être plus fin que les autres, vous avez voulu rogner, couper, annuler l'espace et le temps, mais comme le renard qui voulait attraper le loup dans un piège bien caché, y fut pris le premier. Ainsi, au large!

Et vous, chers confrères journalites, qui prêchez aux autres des vertus que vous

n'avez pas, on peut cependant vous pardonner, car vous souffrez déjà assez de la part des abonnés qui ne nous paient point, sans ajouter de nouvelles punitions. On sait assez généralement que vous faites contre fortune bon cœur, en chantant la prospérité au milieu de la misère, en exaltant la protection contre le libre échange que naguère vous avocassiez si chaleureusement.

Que dirons-nous des hommes à robe et à science noires; sinon de leur conseiller à jouir tant qu'ils pourront de cette vie, car une terrible retribution les attend dans l'autre vie. Inutile d'ajouter qu'ils seront accueillis aux enfers par les hurlements des dupes que vous, docteurs, y aurez envoyées avant le temps pour les débarrasser d'une existence que vous, avocats, leur aviez rendue à charge.

Approchez, marchands, qui rognez vos poids et mesures; qui mélangez dans vos caves vos liqueurs avec l'eau, et qui vous aidez mutuellement à faire d'avantageuses banqueroutes; allez, le diable vous attend.

Vous, messieurs les riches, qui n'avez d'entrailles pour le pauvre que lorsque votre nom accompagne pompeusement les dons que vous faites, et qui chassez du pied l'indigent honteux, ou qui refusez de soutenir par une souscription annuelle d'une piastre l'orphelinat St. Joseph, surtout quand la Providence vous a fait arri-

ver à un salaire de quinze cent à deux mille piastres!

Vous pauvres, qui pensez que le riche vous doit secours sans travail, détrompez-vous.

Vous, père de famille, mères et épouses, qui dissipez votre santé et votre honneur aux quatre vents du ciel, vous serez punis sur cette terre, et l'enfer sera votre partage, si vous ne vous amendez pas de suite.

Mais, je m'aperçois, lecteurs et lectrices, que tout bien considéré, le monde d'aujourd'hui ressemble terriblement à celui d'autrefois; ainsi ne prêchons point dans le désert.

Ernest de VALMONT.

Terribles Songes.

Onze heures venaient de sonner, lorsque je me disposai à abandonner le travail, afin de me reposer et de fermer l'œil.

D'ailleurs, me dis-je en moi-même, il ne faut pas se faire mourir pour faire rire les autres. Pour un sou, on ne doit pas s'attendre que le *Fantasque* donnera chaque semaine quatre pages de matières inédites et de première classe surtout!

Je m'appuyai donc la tête sur le bord de la table où je travaillais, avant que de me mettre au lit, et bientôt je tombai en plein sommeil.

Combien de temps ai-je dormi, je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que la nuit m'a porté bonheur, car j'ai fait des

songes de la plus haute importance pour les lecteurs du *Fantasque*.

Imaginez-vous que pendant mon sommeil, j'ai vu un monstre étrange, à forme humaine, dont la bouche était souillée de sang et ses yeux lançaient des éclairs.

Dans sa main droite il tenait un énorme serpent qui se tordait d'une manière étrange, et tous le fuyaient comme l'on fait à la vue d'un spectre hideux.

Je frissonnai à l'aspect de ce monstre ; et peu à peu, reprenant courage, je hasardai cette question : Comment te nomme-t-on sur la terre ?

—Je suis, dit-il, le démon de la Calomnie ; j'établis mon empire dans les cœurs assez pervers pour dire du mal de leurs frères. Ainsi, j'ai plusieurs organes dans la presse du pays qui font ma force et qui sont membre de mon empire.

Dans un deuxième songe, je vis des hommes aux cœurs généreux, et qui n'ambitionnaient que le bonheur de leurs frères.

A leur aspect, le monstre du premier rêve apparut, et bondissant comme un taureau furieux, il chercha à se précipiter sur chacun des personnages sus-mentionnés. A cette vue je sentis mes cheveux se hérissier, mes os tressaillirent et tout mon corps frémit d'horreur.

Je me réveillai.

Samedi prochain, je relaterei au long ces deux songes épouvantables, pour l'édification publique.

ARTHUR DORVAL.

Les mystères de la nuit !

Allons, minuit sonne ! On frappe à ma porte. Qu'y a-t-il ?

Ah ! c'est un de nos typographes, qui vient sans doute me demander de l'argent.

—Allons, que voulez-vous, de l'argent ? je n'en ai pas.

Ces gens là sont à nous faire mourir ! ça n'a pas le moindre esprit public, pas le moindre patriotisme, et si vous ne les payez pas ils vous servent encore plus mal que quand vous les payez régulièrement.

Oh ! il faudra en finir avec ces gens là. Voici notre projet. Nous allons faire venir de Philadelphie, par *Express*, une boîte pleine de typographes en carton, de la célèbre manufacture de McKellar, Smith & Jordan, et que nous pourrons utiliser avant peu ; le temps seulement de leur apprendre à lire.



Salles d'exercices militaires du gouvernement, pour faire des généraux !

—Mais monsieur.....

—Laissez-moi, insolent, je n'ai pas d'argent ; il faut laisser vendre le *Fantasque*, avant que de me faire une pareille demande. Pensez-vous que je vais aller en voler pour vous plaire ?

—Mais, Monsieur..... je ne vous demande pas d'argent, vous ne me devez rien, mon mois n'est pas encore fini.

—Ah ! c'est une autre affaire ! parlez donc mon brave ; que ne me disiez vous pas cela de suite ; vous m'avez mis d'une humeur... Eh bien ! que voulez-vous ?

—Voilà ce que c'est quand on ne donne pas aux gens le temps de s'exprimer. Voici le but de ma visite.

On dit, quelque part, que vous pourriez faire beaucoup d'argent si vous vous mettiez du côté du gouvernement. J'ai entendu, l'autre jour, une conversation à la porte de la chambre d'un ministre, d'où il s'agissait du *Fantasque*, et des moyens à prendre pour vous avoir de leur côté.

—Taisez-vous, maraud !..... le *Fantasque* irait pactiser avec un parti au détriment de l'autre ? Jamais ! Ma fortune repose dans la noblesse de mes procédés. Mais, nous pourrions tirer bon parti de ce système d'écouter aux portes des ministres, ça nous permettrait mieux d'apprécier la situation. Vous feriez bien d'aller écouter souvent à cette porte ; cela pourrait devenir intéressant, et surtout utile. Pensez-y !

—Oh ! je n'y manquerai pas !..... si vous me le permettez.

—Si je le permets ? diantre. Oh oui ! Allons, séparons-nous, car il faut que je commence à écrire.

—En effet, monsieur, il faut de la copie de bonne heure,

demain matin. Est-elle prête ?

—Eh ! non, morbleu, puisqu'il faut que je commence !

—A l'heure qu'il est ?

—Sans doute ; elle sera prête demain. Allez !

Alphonse LE PAGE.

Le Caquet.

Je bavarde, tu parles, il jase, nous bavardons, vous parlez, ils jasent.

Cher *Fantasque*,

Vos amours persistent chez vous, les miennes insistent à la maison : c'est un embarras problématique que la philosophie fantastique peut seule résoudre, je ne m'en mêle pas.

Je vous ai ouvert, sans cérémonie extraordinaire, les portes de mon cœur, vous les fermez impitoyablement avec l'un des cadenas de la prison et armé de vos ciseaux, vous m'avez raccourci et diminué la prétention humoristique : le *fair play* murmure, grogne et se rebiffe. Le besoin de rire nous rapproche, mais l'opinion contraire nous éloigne. Y aura-t-il entre votre amitié fantastique et l'intérêt humoristique que je vous porte un cataclysme ? Je l'ignore !

La logique diplômée de la prescience pourrait peut-être préciser sur les événements de l'avenir, mais quant à moi, mon cerveau est dans la *brume* à cet égard et je préfère jeter l'ancre et attendre qu'il fasse clair pour vous en parler à cœur déboutonné.

Tout de même, mon cher *Fantasque*, vous partez en pleurnichant d'un œil, je reste en riant de l'autre ; vous n'obéissez pas, moi je ne commande à personne et c'est ce qui m'embête.

Facile à éveiller et dormant

la puce à l'oreille, j'ai involontairement fait faire le saut à votre sensiblerie fantastiquement mignonne, mes *flèches ont effleuré*, paraît-il, les *chairs* de votre délicate susceptibilité nerveuse, les princes de la médecine dominante d'Ontario prétendent que quand une nature ressent le *bobo* que lui inflige la pointe d'une épingle, c'est un excellent symptôme et la preuve certaine que la disposition cérébrale et cordiale est sensiblement gigottante.

Je m'aperçois, mon cher *Fantasque*, qu'il y a chez vous de l'esprit, de l'âme, du cœur et beaucoup de *similitude* classique et littéraire : bravo ! bravissimo ! Acceptez, s'il vous plaît, pour me faire plaisir, mes félicitations fantastiques les plus cordiales, et saperlotte hurra pour le *Fantasque* ! ! !

Permettez-moi maintenant, cher *Fantasque*, de vous assurer, la main sur la conscience humoristique, que mes *flèches* n'ont pas bougé dans le carquois, ma gaité caractéristique n'en use pas, l'intérêt que je vous porte a seulement voulu essayer, en riant, de vous décocher le côté le plus finement tourné de votre jolie moustache, et si mon désir de vous être utile a allongé la patte jusqu'à l'épiderme de votre sensiblerie, ma foi, je le regrette et me hâte de vous faire parvenir mon *apologie électrique*.

Puis, cher *Fantasque*, comme les bons comptes font les bons amis, et que quiconque paye ses dettes s'enrichit, je vous dois une bonne dose de gratitude sérieuse, et pas plus tard que tout de suite, je m'acquitte du devoir dans le but de vous plaire et de m'enrichir bien entendu : la charité la plus à la mode, c'est de ne pas s'oublier, n'est-ce pas ?

Vous le savez, mon cher *Fantasque*, avec de l'argent dans le gousset, on a presque toujours de l'esprit et c'est aussi l'argent avec lequel s'achète le plumage : "et beau plumage, bel oiseau" a dit La-fontaine.

Ainsi donc, pour acquitter tout de suite la dette de reconnaissance que je dois à votre bonté, cher *Fantasque*, ma tabatière, gonflée de plaisir pour le compliment très flatteur que vous avez eu l'obligeance de lui adresser dans les colonnes de votre feuille trop petite pour contenir l'esprit qui préside à sa rédaction, ma tabatière, dis-je, vous remercie et vous donne l'accolade fraternelle et se laissant aller un peu aux entraînements de *représailles*, elle vous assure que

voire épitaphe, quoique *sérieuse* n'est pas *bête*.

Vous conviendrez, cher ami fantastique, que votre impression se trompe lorsque je vous aurai dit que je ne suis pas un homme du métier, mais seulement *barbier-coiffeur*, diplômé par lord Dufferin. Je demeure à l'enseigne du : "*Talk of all trade, master of none*," rue l'Amourette, numéro 1879, Chaudières.

Enfin, *charlatan Forain*, je tiens en terminant à vous désopiler la rate, *Castigas ridendo*, et pour atteindre le but, veuillez insérer la fantaisie suivante :

"Philosophe, artiste et coiffeur,
J'ai fait mon tour de France;
Mon sobriquet est le *Forceur*,
Mon pays la *Provence*,
J'appris le cornet à piston,
Ton, ton, ton, ton.

Poète même dans mon art,
Je frise les perruques;
Je suis *indiscret* et *bavard*,
J'adonis les nuques,
Et rase les poils du menton,
Ton, ton, ton.

J'ai aussi z'un remède admirable,
Pour guérir tous les maux divers;
C'est un breuvage fort agréable!
Bien qu'extract d'végétaux amers;
Au choix, il relâche ou constipe,
Préserv' du choléra de la grippe,
Réchauff' les pieds r'froidit l'cerveau,
Engraisse ou maigrit *a volo*.

S'y trouve ici des incrédules,
Des philosophes, des esprits forts,
J'prétends fair' cesser leurs scrupules,
A vous yeux, et sans a grands efforts."
Attendons et nous verrons.

Bien à vous,

P. de la CRAQUE.

Au meurtre!

Notre estimable confrère de Québec, le *Carillon*, s'est mis en branle, et d'Ottawa nous avons pu entendre :

.....Dig.....
.....Din.....
.....Don.....

(Digne Dindon!)

à cause que le *Fantasque* lui a dit des noms, lors de sa naissance.

En effet, nous avons eu le malheur de dire en riant que le *Carillon* n'était ni *trop sot* ni *trop fin*, et de suite il s'est monté la tête (j'ignore si ça une tête un *Carillon*!) et s'est fâché tout rouge contre nous.

Il veut que nous doublions notre personnel pour lui faire face! Ce n'est pas nécessaire, confrère, je puis seul faire la besogne. Dites

seulement quelle arme vous préférez: j'ai des pistolets de pailles, des sabres de bois et quelques épées de plumes d'oies..... celles du *Canard* que vous invoquez ne valent rien, pour ce genre d'opération!

NICAISSE.

Blagorama.

On lit dans les *Petites Affiches* :

A vendre, après décès, un cheval doux, très-facile à ateler.

Pas de commentaires, n'est-ce pas ?

Aux Communes, deux membres s'arrêtent devant le portrait d'un confrère :

—Tiens ! Mr. Z....

—Comme il est ressemblant, on dirait qu'il va parler.

—...Sauvons-nous !

A Cornwall dernièrement, un anglais a mené son fils à l'exécution capitale du malheureux Brown :

—Mon fils, je vous ai mené voir cela pour que ceci vous serve d'exemple !

—Oui, papa, je te le promets ! Je tâcherai de faire comme lui.

Un brave docteur, non loin du Ghamps de Mars, à Montréal, qui a oublié un de ses clients dans sa tournée de la veille, vient réparer cet oubli.

A la vue des tentures noires qui garnissent la porte, il a comme un pressentiment que son malade s'est passé de lui pour en finir.

Il s'approche un peu de la porte, et apercevant quelqu'un, il dit :

—Est-ce que ?.....

—Ce n'est pas la peine que vous montiez, lui dit le quidam, monsieur va descendre !

Le *Fantasque* invite ses amis d'une manière spéciale à aller chez Edmond Chevrier, "Maple Leaf House," s'ils veulent être servis avec des liqueurs de première qualité, et des cigares du premier choix.

Voitures de louage à des prix excessivement bas.

Un homme à l'air abattu et la figure triste, ne savait où aller, quand tout à coup un ami lui met la main sur l'épaule en lui disant : Entrons chez FOOKS, le Restaurateur le plus populaire de la rue Rideau, pour y goûter ses huîtres et son bon vin, si délicieux ! Puis la SALLE DU TIR, (Shooting Gallery) est toujours envahie par une foule très joyeuse. Le motto de M. FOOKS, d'ailleurs, est de "vivre" et de "faire vivre !" Entrons !

C'est le temps hâtez-vous d'y aller, pas de blague, courez vite au coin des rues Clarence et Dalhousie, si vous voulez voir la foule se précipiter par les portes et par les fenêtres. Pourquoi ce brouhaha, ce tumulte, ces nousculades, c'est parce que M. ROCHON, arrivant de la campagne, ne connaît rien dans le commerce et donne ses marchandises "pour rien"; allez vous mêmes vous assurer de la chose et vous serez convaincu de la vérité.

AGENTS DU FANTASQUE.

Les seuls Agents autorisés du *Fantasque*, sont :

A Québec, M. F. X SAUVIAT, No. 94, Rue du Pont, St. Roch.
A Montréal, M. F. Ed. MELOCHE, No. 941, Rue Ste. Catherine.
Aux Trois-Rivières, M. Charles VALENTINE, Marchand, Place du Marché.

N. B.—Il y a un AGENT LOCAL suffisamment connu dans chacune des autres villes et paroisses de la province de Québec, sans qu'il soit nécessaire d'en publier ici la Liste.

NOUVELLE ACADEMIE.

121, Rue Murray.

Le Soussigné à l'honneur d'annoncer au public qu'il vient d'ouvrir une Academie Commerciale, pour enseigner l'anglais et le français, tenue des Livres, etc.

A. TASSE,

Instituteur.

R. W. MARTIN, (Jnr.),

64, rue Rideau,

Ci-devant Agent dans cette ville de la Cie. Manufacturière "Singer," est maintenant Agent Général au Canada pour les MACHINES A COUDRE de Henry Stewart, la meilleure et seule machine fabriquée à New-York sur le modèle "Singer," avec roue indépendante et les plus récentes améliorations. Toute machine garantie.

Vielles machines réparées et prises en échange.

Machines à Gouffrer, des meilleurs fabricants, et à très bas prix.

UN GRAND BAL

Sera donné MARDI le 25 Novembre 1879, (Soir de la Ste. Catherine,) en mémoire de l'ancienne Compagnie des Pompiers, dans la salle du Marché By

La danse commencera à 8 hrs p. m. L'orchestre Marier présidera au nombre de huit.

Admission. (Un Monsieur et une Dame) \$0.50. Les rafraichissements seront fournis par M. Patrick Lyons.

L. LYARD et B. CHAMPAGNE
Directeurs.

**F. X. SAUVIAT,
Restaurateur,**

94,—RUE DU PONT,—94,
St. Roch, Québec.

Seul Agent autorisé pour la vente des journaux ci-dessous :

**Le Fantasque,
Le Vrai Canard,
Le Canard.**

Toutes affaires concernant l'administration de ces journaux, à Québec, devront être adressées à l'agent général,

F. X. SAUVIAT,
94, Rue du Pont,
St. Roch Québec.

CONDITIONS.

Le *Fantasque*, rédigé par un comité d'hommes d'esprit, mais quelque peu paresseux et flaneurs, paraît le SAMEDI.

Le prix du journal est à la portée de toutes les fortunes : UN CENTIN par exemplaire.

Il est alloué vingt-cinq pour cent de commission à tous ceux qui se chargent de la vente du *Fantasque* dans leurs localités respectives.

Comme les numéros non-vendus ne sont pas repris par l'administration de ce journal, les Agents sont priés de ne demander que juste le nombre de douzaines d'exemplaires dont ils peuvent disposer.

Nous désirons qu'un homme actif dans chaque paroisse, se charge de former un club de 10, 20 ou 30 lecteurs, auquel nous adresserons chaque semaine, le nombre d'exemplaires demandé. Le prix est de 50 centins par année, mais on ne devra pas envoyer moins que 12½ centins pour chaque tel abonné, étant le prix pour trois mois, payé à l'avance. Les comptes devront se régler les 1er de chaque mois.

A part les Clubs ci-dessus mentionnés, le *Fantasque* accepte des abonnements directs, à raison de 50 centins par année, payable d'avance.

Les Annonces et Réclames sont insérées à raison de 10 centins par ligne pour la première insertion, et de 2½ centins par ligne pour chaque insertion subséquente.

Comme nous vivons dans le siècle des réformes, nous avons résolu de payer, contrairement à l'usage, tous articles humoristiques qui nous seront adressés et jugés dignes de paraître dans nos colonnes, afin de montrer l'exemple en encourageant les talents de notre joyeuse et studieuse jeunesse.

La rédaction ordinaire du *Fantasque* est confiée aux plumes savantes qui suivent, savoir :

Ernest de VALMONT, rédacteur-en-chef
Paul de la TOUR, } Collaborateurs.
Alphonse LE PAGE, }
Arthur DORVAL, }

NICAISSE, Secrétaire de la rédaction.

Les lettres, correspondances, envois d'argent, etc., doivent être adressés franco à

ALPHONSE TREPANIER,

Imprimeur-Editeur du *Fantasque*,

OTTAWA.

disparaît le 14 décembre 1879